Document generated on 10/12/2024 3:47 a.m.

Liberté

Allocution d'ouverture

Fernand Ouellette

Volume 17, Number 1-2 (97-98), January–April 1975

Rencontre québécoise internationale des écrivains : l'écriture est-elle récupérable?

URI: https://id.erudit.org/iderudit/1507ac

See table of contents

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)
1923-0915 (digital)

Explore this journal

Cite this document

Ouellette, F. (1975). Allocution d'ouverture. *Liberté, 17*(1-2), 9–11.

Tous droits réservés © Gaëtan Lévesque, 1975

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

Allocution d'ouverture

FERNAND OUELLETTE :

Chers collègues, chers amis. C'est avec la joie la plus vive que nous vous accueillons. Il est peut-être bon, avant que l'hiver et son silence ne l'engourdissent, que notre langue « s'emballe », qu'elle se sente en fraternité avec tous ceux qui nous font le don aujourd'hui d'être présents. Après s'être enraciné, le Québec ne cherche plus maintenant qu'à recevoir et à donner. Au nom du comité de direction de cette Rencontre, je vous remercie chaleureusement d'être là, d'être venu penser et sentir certaines questions avec nous.

Avant que la première séance ne soit ouverte, j'aimerais projeter dans nos esprits les quelques lignes suivantes tirées du testament de Nadejda Mandelstam :

> J'en appelle à l'Avenir, qui est encore lointain, et je lui demande de prendre en sa charge un déporté, mort en camp, d'interdire à l'Etat de toucher à son héritage.

Bien entendu, lorsque nous avons cerné le thème de la présente Rencontre, les Mandelstam, Soljénitsyne, et combien d'écrivains ignorés dans le monde d'aujourd'hui, sollicitaient de nous la défense d'un destin de la parole/écriture dans le sens de l'ouverture de la liberté. Lors de la deuxième Rencontre québécoise internationale des écrivains, nous avons vécu collectivement, ce 11 septembre 1973, le drame de l'effondre-

ment d'Allende. Encore une fois il y avait un ressac de fascisme (que je définirais brièvement comme une attaque à l'intégrité et à la totalité de l'humain). La question de la pression des pouvoirs sur l'écriture, la question de la spécificité de l'acte d'écrire ne pouvaient que s'imposer à nous dans la perspective d'une urgence concrète, existentielle. En effet, il était peut-être temps de prendre à notre charge les Mandelstam et surtout d'opposer le trajet, l'errance de la parole/écriture à la domination des idéologies. Ce choix se fonderait-il sur une idéologie comme on le prétend ? De quel droit l'Etat, par exemple, devrait-il récupérer un corpus de textes que seules la ténacité, la force morale d'une femme dans la nuit des camps avaient sauvegardé. La vie, dans un effet de boomerang, venait frapper les théories texte/pouvoir, et leur trop confortable élaboration. Chaque écrivain, en ces jours difficiles, se trouve confronté à son propre destin de liberté. Il est évident que toujours le Prince demandera à l'Arioste de quoi il se mêle (A. Belleau). L'Etat ne serait-il pas le seul veilleur des grands systèmes de concepts où doivent s'insérer les aventuriers de l'écriture ? Que peuvent bien répondre les Novalis et Baudelaire qui avaient osé concevoir l'écriture comme une haute fonction ludique ? Faudrait-il considérer normale la soumission du fou de la parole au commissaire qui proclame savoir ce dont le peuple a besoin ? Comment un Roland Barthes pourrait-il justifier sa conception du texte pensé comme un « espace séducteur » ? Qu'y a-t-il de commun entre « l'érotique du texte » et la tyrannie des cerveaux-commissaires ? Accepter que l'engagement immédiat du texte soit la seule justification de l'écriture, ne serait-ce pas se soumettre à jamais aux systèmes et à leur réseau de stéréotypes ? La distinction, en pareils cas, de l'*écrivant* et de l'*écrivain*, quoique imprécise, n'est pas inutile. Peut-être la littérature, comme le prétend Barthes, récupère-t-elle l'écrivain. Toutefois, « la littérature naît chaque fois avec chaque individu qui écrit et dans la volonté d'abolir toute littérature antérieure », notait Maurice Nadeau. Bref, la littérature ne peut probablement récupérer la nouvelle écriture qu'en se modifiant elle-même, en s'élargissant, en se mettant en cause elle-même com-

me gardienne de ce qui fut, comme gardienne de l'exemplarité du « grand texte ».

> Le poète attend que sa mission
> Lui soit signifiée par Dieu.
> A l'affût du signe caché...

disait Mandelstam. On voit bien que la question de la signification de l'écriture, sa visée, est un abîme. Sans doute qu'ici même, autour de cette table, il y aura des mouvements multiples, des affirmations diverses oscillant entre les extrêmes, mais ne devrait-on pas souhaiter que les énonciations, les schémas de théorie ne nous fassent jamais perdre de vue qu'un grand nombre de témoins sont morts, qui avaient cru à la liberté de l'écriture. En définitive, il se pourrait que ce ne soient ni les politicologues, ni les sociologues de la littérature ou ses historiens que l'on isole dans les camps, mais bien ce poète solitaire qui a osé traiter Staline de « montagnard du Kremlin ».

Il est peut-être intéressant que cette Rencontre de 1974 se tienne dans un lieu, au Nouveau Monde, où le chant a toujours prédominé sur la théorie.

Il est possible qu'un thème semblable, par sa multivalence et son ouverture, par son caractère de mosaïque, sa carence discursive, n'ait pas de *sens*. Mais il faut bien qu'un colloque ait un pré-texte. Il faut surtout, en conséquence, que nous ayons une attitude d'esprit profondément *innocente*, afin que notre témoignage rende compte vraiment d'un individu qui se situe.

On disait que « la vie est une tragédie pour ceux qui sentent et une comédie pour ceux qui pensent » (Horace Walpole). Sans doute nous faut-il autant sentir que penser le présent thème, et s'abandonner parfois à la ferveur, parfois à la fureur face aux dégradations et aux impostures que permettent tant de discours, y compris, hélas ! le discours littéraire. Car, semble-t-il, nous sommes parvenus à la limite extrême de la récupération de l'homme *sujet parlant*, et sa parole est peut-être soumise aux divagations du Pouvoir ou des idéologies dominantes.

FERNAND OUELLETTE